

Littérature québécoise

Number 44, June–July–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19930ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (44), 14–25.

CES SPECTRES AGITÉS

Louis Hamelin

XYZ/Flammarion, 1991, 282 p. ; 22,95 \$

Dans un Montréal nocturne et fantasmagorique, promu au rang de ville gothique, un drame bizarre se joue autour du personnage de Dorianne, sorte de vampire des temps modernes qui surgit comme une tempête dans la vie trop bien rangée de trois colocataires qui ne cassent rien mais qui rêvent secrètement de faire sauter la baraque. Pierre, ce Don Juan de pacotille qui cherche l'absolu en multipliant les parties de jambes en l'air, est le premier à passer à la casserole, non sans déplaisir, il faut bien l'avouer ; Vincent, qui rêve d'écrire le « grand roman québécois », succombe à son tour au charme envoûtant de Dorianne, pour son plus grand malheur et celui de la littérature ; quant au petit Pietr, réfugié polonais silencieux et halluciné, obnubilé celui-là par le « grand roman de la Pologne de Solidarité », bien que cloué à son poste de télévision comme Jésus sur la croix, il sera autrement rebelle aux attraits de la belle...

Après l'immense succès de *La rage*, on attendait tous Louis Hamelin au détour : consciemment ou non, on se demandait si celui qui nous avait convié, dans son premier roman, à une formidable fête du langage, et qui était parvenu à exprimer le désespoir et les angoisses de toute une génération, saurait tenir ses promesses. Dans une manœuvre de diversion imparable, n'ayant rien à envier aux tactiques militaires du généralissime Schwarzkopf, Hamelin ne s'est pas pointé au rendez-vous : en dissimulant son projet romanesque derrière un paravent fantastique, qui d'ailleurs ne fait que priver le fantastique de sa finalité propre, il est par-

venu à renouveler sa manière sans se trahir, échappant du même coup à la critique de deuxième type, par essence assassine. De plus, en juxtaposant les récits des trois protagonistes masculins, Louis Hamelin a réalisé, par-devers l'art de la narration, un véritable tour de force : celui de nous faire entendre bien plus haut que les discours verbeux de Pierre et la verve créatrice de Vincent, le silence du petit Pietr, qui éclate dans la troisième partie du roman en des stances incantatoires autrement plus inquiétantes que la nature trouble de Dorianne.

Jean Morency

IL N'Y EUT PAS DE RÊVE CETTE ANNÉE-LÀ
Luc A. Bégin
VLB, 1990, 62 p. ; 9,95 \$

L'univers sans rêve que nous présente Luc A. Bégin dans son dernier recueil est bien celui de la dépossession. Un temps d'arrêt au milieu de soi, de la vie : « Des années dé-cousues, sans fête, ni guerre », précise l'auteur en poème liminaire. Un univers qui pourtant

se repeuple au fil des textes à force d'interroger les mots. Obsédé par l'horreur du vide, Luc A. Bégin s'acharne à le combler : mémoire et nostalgie ne cessent de s'interpeller ; des questions, le plus souvent sans réponses, occupent tout l'espace du poème. À travers un lexique dominé par les notations quotidiennes, s'insinuera la patiente reconquête d'une identité fracturée, dont il faudra se contenter, comme en fait foi la seconde partie du recueil : « Fragments de soi ». On assiste alors à la renaissance de l'espoir : « Quelque chose d'extrêmement fou / d'une beauté folle à écrire / peut arriver ; mais aussi au retour de la rage et du désir, enfin de la vie à refaire.

Il n'y eut pas de rêve cette année-là nous propose un parcours lucide. Plusieurs images sont d'une beauté simple et lu-

mineuse. Cependant le recueil comporte des faiblesses certaines au niveau formel : la disposition des textes varie constamment, la coupure des vers n'est pas toujours heureuse. Ces variations brisent l'unité du recueil et, faisant diversion, noient souvent la tension du propos.

Luc A. Bégin nous offre ses textes un peu comme des « poèmes de la résistance intime » et nous rappelle avec une émotion courageuse que la passion de vivre doit s'écrire coûte que coûte.

Christiane Frenette

INCARNATIONS

Emmanuel Aquin

Boréal, 1990 ; 16,95 \$

Fils d'Hubert Aquin, Emmanuel Aquin signe, à 22 ans, son premier roman. Et peut-être faut-il être aussi jeune pour s'appropriier, comme c'est le cas ici, le thème si éculé qu'est le voyage dans le temps.

Ces *Incarnations*, ce sont celles du narrateur qui, après une période de militantisme au sein d'un groupuscule dont le modèle est Luckas Imanuel Weltall, un athée illuminé mort pour ses idées, meurt à son tour, se retrouve chez Dieu et se voit imposer le rôle de Jésus-Christ. Mais comme le temps n'est pas linéaire, « Jésus-Christ » n'aura qu'à apprendre les Évangiles pour savoir quoi dire et faire ; pour les miracles, il pourra puiser dans tout un attirail provenant des siècles futurs et fourni par les archanges Gabriel et Machidiel, deux joyeux drilles qui regardent jusqu'à l'écœurement les vidéocassettes de *Star Trek*. Riche idée, belle vie, jusqu'à ce que notre « voyageur imprudent » (voir René Barjavel) découvre les clefs de l'existence : s'il n'y avait en réalité qu'une « seule âme, réincarnée des milliards de fois » ?

L'idée d'Emmanuel Aquin, c'est un peu comment faire du neuf avec du vieux. Partant de thèmes ressassés ad nauseam (réinterprétation de Dieu et du Nouveau Testament à la sauce SF, voyages dans le temps, roman dans le roman, romancier vu comme démiurge), l'auteur produit un récit habile qui n'en contient pas moins, cependant, quelques failles : ainsi les dissertations philosophiques du



narrateur m'ont paru maladroites et parfois incohérentes. Le début du roman est en outre laborieux et je me serais bien passée de cette brève première partie intitulée « Neige au soleil » (référence à un titre d'Aquin père : *Neige noire*) dans laquelle Emmanuel Aquin règle ses comptes avec le traumatisant suicide de son père. Il y a dans ce livre un curieux mélange de candeur, d'intelligence, de culture et de prétention.

Francine Bordeleau

UN ÉTÉ SANS AUBE

Agop J. Hacikyan
et Jean-Yves Soucy
Libre Expression, 1991, 706 p. ;
24,95 \$

Avec ses quelque 700 pages grand format et sa rutilante couverture glacée, *Un été sans aube* a ce qu'il faut pour attirer l'attention des lecteurs friands de best-sellers. Croyez-moi, il possède toutes les qualités nécessaires pour séduire un large public.

La terrible histoire de la déportation et du massacre de milliers d'Arméniens durant la Première Guerre mondiale nous est restituée ici à travers les aventures d'une famille dont les membres dispersés cherchent désespérément à se retrouver. L'entreprise, au milieu du chaos général, sera semée d'embûches, car les Arméniens sont devenus clandestins dans leur propre pays. L'action se déroulant sur le territoire de l'empire ottoman, le roman est empreint d'un exotisme qui exerce sur le lecteur un puissant attrait. La perspective historique du roman n'est pas non plus la moins intéressante. Précisons que l'un des deux auteurs est d'origine arménienne (vous aurez deviné lequel) et qu'il est professeur de l'université. Quant à Jean-Yves Soucy, il appartient au paysage littéraire québécois depuis 1976. Nous voilà rassurés sur la qualité et la précision de la documentation, dont l'utilisation, par ailleurs, n'affecte pas le rythme du récit ; cet aspect documentaire lui confère au contraire une profondeur qu'il n'aurait pas atteinte avec la seule histoire personnelle de ses personnages. Bien sûr, on peut critiquer le côté stéréotypé des protagonistes : comme c'est



souvent le cas dans ces livres qui visent le grand public, ils sont tous beaux, riches, courageux, intelligents et cultivés. On peut aussi tiquer sur l'importance accordée, par souci de réalisme (?) à la description (qui va jusqu'à la couleur de la moustache du tortionnaire). Toutefois, par son rythme, sa construction impeccable et son écriture efficace, *Un été sans aube* est du calibre de ces romans souvent écrits aux États-Unis puis traduits en France, qui deviennent, chez nous comme ailleurs, de grands best-sellers.

Sylvie Moisan

SEPT DEMEURES DE L'ADIEU

Gaston Compère
Le Préambule, 1990, 119 p. ;
20,00 \$

À travers de longs poèmes au rythme ample, aux rimes irrégulières mais souvent présentes, Gaston Compère évoque avec nostalgie la mémoire de sa mère disparue. Il nous dit peu de choses d'elle ; l'édition d'un autre texte, intitulé « Les jardins de ma mère » (Didier-Hatier, 1990), confirme l'intuition que cette femme cultivait avec bonheur un jardin où se côtoient l'oseille et la rhubarbe, « la giboulée des corolles de giroflées, de primevères et de soucis ! » Sans doute les souvenirs heureux des jardins amènent-ils le poète à voir l'absente se fondre dans les quatre éléments qu'évoque la disparition du corps à l'image de l'eau que la terre boit, de la flamme des tournesols comme un feu purificateur, de l'air aux senteurs d'abeille

Des lectures de qualité

En vente chez votre libraire



LE CHÂTEAU DE FER

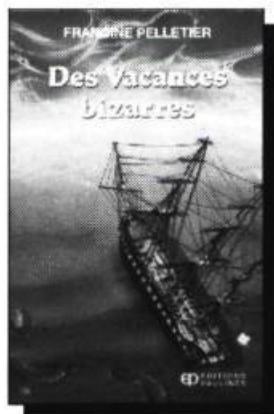
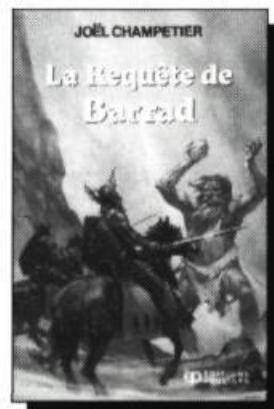
Philippe Gauthier
136 pages * 7,95\$

Dans l'île des magiciens, la jeune Alys est possédée par un démon. Pour la délivrer, son ami Télem doit retourner faire face au redoutable sorcier Prentziq.

LA REQUÊTE DE BARRAD

Joël Champetier
160 pages * 7,95\$

L'ogre Barrad tient le roi Japier en otage dans son propre château. La rançon qu'il demande lancera Sirokin et le jeune Nestorien dans une expédition périlleuse.



DES VACANCES BIZARRES

Francine Pelletier
120 pages * 7,95\$

Un accident d'auto, une jeune voisine imprévisible, une cabane dans la forêt où vit un inquiétant barbu, les vacances de Rafaële ne s'annoncent pas très paisibles.

LE CANOT DANS LES NUAGES

Roch Carrier
200 pages * 6,95\$

Vous connaissez le canot volant de la chasse-galerie? Roch Carrier fait de cette légende une merveilleuse aventure moderne dans un grand pays privilégié: le Canada.



ep ÉDITIONS
PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

et de balsamine sucrée où montent les songes et la pensée, à l'infini, pour rejoindre la disparue. Ce qui anime cette méditation pleine de mélancolie à travers les quatre premiers thèmes, ou demeures, est la partie la plus intéressante du recueil.

Peu à peu, le poète prend conscience que la mort est inéluctable, pour lui aussi. « Le cimetière et sa patience nue / n'enseigne rien que le suspens extrême ». Égaré dans des songes qui ne lui apportent aucun adoucissement, il ne voit d'autre issue que « Donner tout à l'Absent », dans le silence. Réflexion amère d'un homme exclu de tout rapport à la vie, cerné par l'angoisse ; le texte rejoint mal la dimension sacrée que pourrait atteindre l'écriture poétique. La lecture exige attention et patience, à la rencontre de mots parfois difficiles, d'inversions inattendues au service de la rime, de quelques erreurs d'impression impardonnables en poésie. On peut reprendre ici les mots que Werner Lambersy, autre poète belge, dédiait à sa propre mère : « Cette mort est un jardin qu'on ferme ». (*Noces noires*, 1987).

C'est le 13^e recueil de l'écrivain apprécié par ailleurs pour ses nouvelles, ses romans, ses textes pour le théâtre et ses essais.

Monique Grégoire

LES PAYSAGES HANTÉS

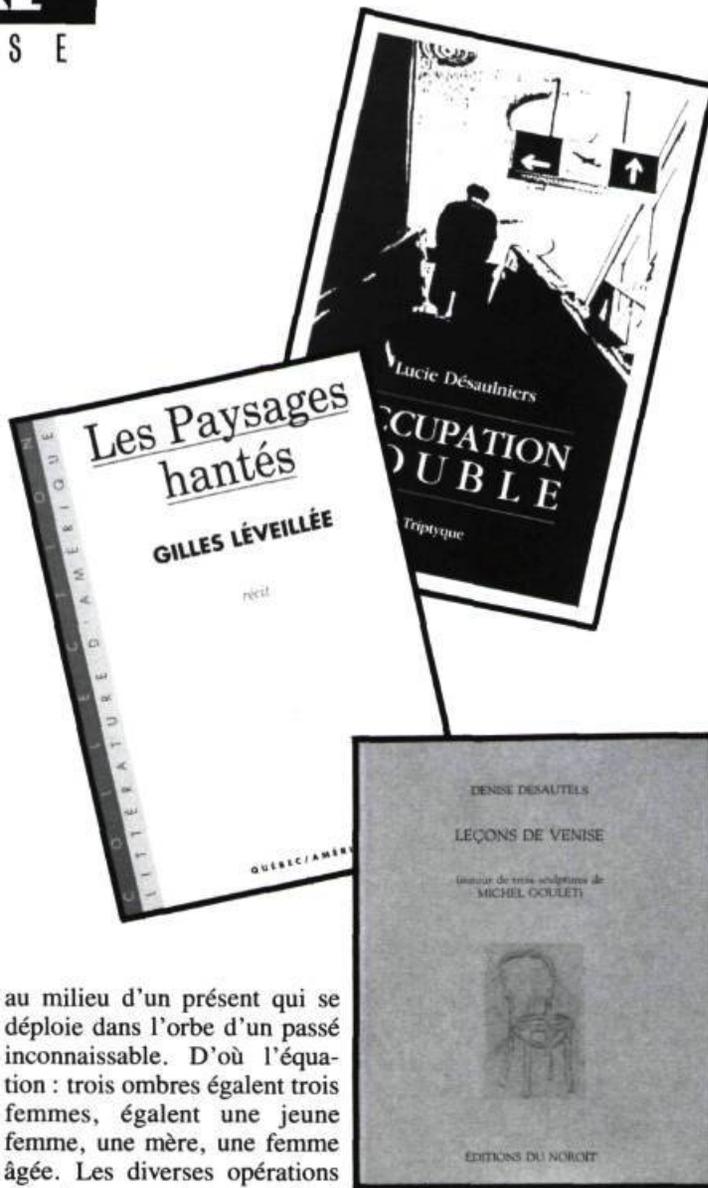
Gilles Léveillé

Québec/Amérique, 1990, 119 p. ; 16,95 \$

« Elle me suivait partout, cette image, sans que je le sache, elle me précédait. En montant les marches du musée Rodin, je fus accueilli par la sculpture grandeur nature des *Trois Ombres*. » Une femme va disparaître, l'autre est disparue par l'utérus, une troisième existe

au milieu d'un présent qui se déploie dans l'orbe d'un passé inconnaissable. D'où l'équation : trois ombres égalent trois femmes, égalent une jeune femme, une mère, une femme âgée. Les diverses opérations autorisent un sujet masculin à émerger du texte, des illusions, de la maladie, de la mort. Mais, là encore, une série d'images : un homme, un père, un fils, un être qui n'existe que par le biais des analyses qu'il ébauche.

Selon le point de vue qu'il adoptera, le lecteur dira du « récit » de Léveillé qu'il est intimiste ou complaisant, émouvant ou larmoyant, dépaysant ou confus. Chose certaine, il ne pourra éviter les passages où la pensée piétine, où les perceptions semblent réduites à ne fournir à la voix narrative que des caricatures de représentations. Des trois parties, la première et la dernière demeurent les meilleures, l'une parce qu'elle promet un voyage (la métépsychose servant de moyen de transport) dans la zone comprise entre l'intérieur et l'extérieur du corps, et l'autre parce qu'elle est la plus concise, qu'elle laisse de côté les « bulles émotives » s'élevant tout au long de la partie centrale.



Moyennant une gestion plus serrée du narcissisme, Léveillé aurait donc pu nous proposer un regard original sur l'expérience du dépérissement et nous introduire, comme le Bateleur, aux grands mystères. Les visages de la femme, aimée ou imaginée, se seraient alors réellement rencontrés au détour du regard et de l'histoire.

Michel Peterson

LEÇONS DE VENISE

Denise Desautels

Noroît, 1990, 94 p. ; 20,00 \$

Chacune des trois parties constitutives de *Leçons de Venise* s'inscrit dans le prolongement d'une sculpture de Michel Goulet. Ces sculptures représentent des objets aussi simples et usuels qu'un lit et des chaises, ou plus inquiétants : des fusils. Ils sont cependant totalement extraits de leur

cadre habituel ; ainsi, dans l'une, des livres sont posés sur les fusils. Cette réorganisation spatiale, porteuse et génératrice de sens nouveaux, multiples, nous oblige à une relecture de notre univers.

D'abord commentaire sur le travail du sculpteur, le texte s'en détache, explorant les recoins de l'être que le contact des œuvres éclaire, puis y revient. Rapidement, la parenté des démarches se dessine. La poésie refuse l'insignifiance, traque le sens tapi dans les objets. Le mot reprend sa force, sa puissance évocatrice, échappe à la banalité. Le poème retrace les interrogations que suscite l'observation des œuvres, capte ce qu'elles remuent. Arrachés par l'artiste à leurs lieux habituels, les objets, longuement contemplés forcent les voies de la mémoire. Nous viennent alors des scènes de la vie quotidienne dans lesquelles ils retrouvent leur caractère familier : souvenirs d'enfance, moments intimes. L'écriture à la fois simple et belle de Denise Desautels saisit ce qu'ils recèlent d'émotion.

Le projet a été mené à terme. *Leçons de Venise* témoigne de l'accomplissement d'une écriture dans laquelle la réflexion sur l'art, le monde, l'existence trouvent un fort juste écho. La qualité du travail d'édition effectué au Noroît mérite également d'être à nouveau souligné.

Claire Côté

OCCUPATION DOUBLE

Lucie Désautels

Triptyque, 1990 ; 12,95 \$

J.B.S. Holdane n'entretient plus de relations avec sa sœur Lili depuis plusieurs années. À la mort de celle-ci, le notaire de la famille remet à Holdane un texte sur disquette. Apparaît alors sur l'écran de Holdane la vie secrète d'un être qu'il méconnaissait.

Déçue du milieu artistique, Lili avait abandonné le piano et travaillait comme préposée aux casiers automatiques à l'aéroport de Dorval. Les heures s'écoulent, vides interminables. Lili vit dans l'attente d'un appel qui donnerait un sens à son travail et lui conférerait quelque utilité.

Avant de faire mourir Lili qui aspirait à tout dire par l'écriture, Lucie Désaulniers réussit à soulever la plupart des grandes interrogations existentielles: elle réfléchit, entre autres, sur le temps, le sens de la vie, les problèmes sociaux. Elle exploite aussi de façon intéressante les thèmes de l'attente et du vide. L'aéroport, lieu des arrivées et des départs, associé aux passages de courte durée, devient pour Lili lieu d'enfermement. Après ce premier roman, qui trouvera ses lecteurs, Lucie Désaulniers nous réserve sans doute des textes encore plus travaillés.

Maryse Saint-Pierre

VAUTOUR

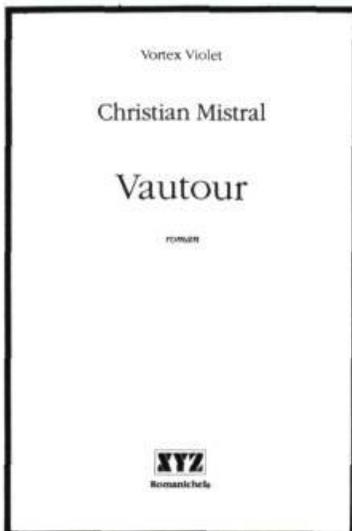
Christian Mistral

XYZ, 1991, 154 p.; 17,95 \$

Être objectif. Ne pas songer aux pantalonades de l'auteur. Se détacher de son premier livre indigeste. Entamer ce nouveau roman, *Vautour*, avec un regard neuf... Impossible pari? Non, rien n'est impossible aux lecteurs de bonne foi. La preuve en est que cette œuvre plaira malgré ses faiblesses.

Le sujet compte sans doute pour beaucoup dans ce soudain coup de cœur. Délaissant le récit insipide d'une vie de bohème anachronique, le jeune romancier s'attaque ici à une idée autrement plus forte: la mort d'un ami. L'histoire est touchante et qui plus est, elle est traitée avec intelligence. Le narrateur nous entretient de son ami Vautour, un gars ordinaire, un peu plus fantasque que la moyenne, fauché en plein vol à la fin de la vingtaine. Y a-t-il une vie après Vautour? C'est la question qui sous-tend tout le récit.

L'œuvre se veut un hommage à ce prince des bas-quartiers et une dernière tentative pour faire revivre Vautour sur le papier. Partant de cette rature ignoble et incompréhensible qu'on appelle la mort, le texte cherche un sens possible. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la littérature se nourrit des cris et des pleurs de l'humanité. « Une bonne ménagère doit savoir tout mettre à profit, même les ordures », avait coutume de dire Romain Gary, qui considérait les écrivains, depuis Sophocle, comme des pilleurs de



cadavres et des suceurs de sang. On serait bien mal venu d'en faire le reproche à un auteur de cette fin de XX^e siècle.

C'est en suivant l'alter ego fictif de Christian Mistral que le roman dessine en creux l'image de l'ami disparu. Les débuts littéraires du jeune auteur, ses faux pas et ses déboires feront l'objet de nombreuses digressions. Et ce sont ces scènes farfelues, ces dialogues pétillants que l'écrivain réussit le mieux. Mistral sait décrire les gens et les décors avec justesse et mordant. Les lecteurs avaient pu apprécier ce talent dans l'éloge de Montréal qui ouvrait son premier roman, *Vamp* (Québec/Amérique, 1988). Malheureusement, l'enflure verbale de cette première œuvre se retrouve aussi dans *Vautour*. Cette logorrhée remplit des pages et des pages... Or, en littérature, l'envoûtement ne naît pas de la surenchère lexicale mais bien de la plus parfaite économie des moyens. Le délire verbeux dont souffre l'auteur le conduit aux extrêmes, à la transcription intégrale d'un menu de restaurant, par exemple. Exercice gratuit dont on se serait bien passé.

Cet écrivain cultive donc des défauts énormes, à la mesure de ses capacités. Si ses excès rapportent en couverture médiatique, ils s'avèrent moins fructueux en termes littéraires. On préférerait qu'il s'amuse avec son image publique et qu'il montre un peu de retenue dans ses romans. On pourrait alors tranquillement continuer à dénigrer le personnage tout en appréciant ses livres.

Alexandra Jarque

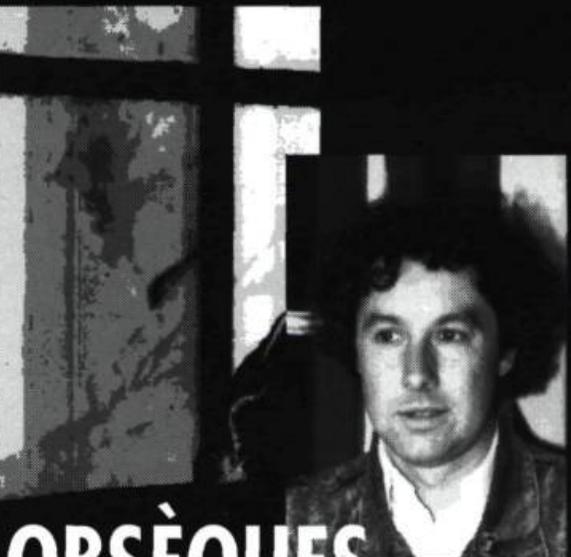
NOUVEAUTÉS

L'ERREUR HUMAINE

Francis Dupuis-Déri

Les animaux parlent. Ils siègent même à l'Organisation des Nations Utopiques. Mais les négociations devant permettre un monde meilleur s'éternisent. Certains animaux choisissent alors le terrorisme pour promouvoir leur cause. D'autres, comme les puces lubriques, se contentent de jouir de la vie. Et les humains dans tout cela? Tous des salauds? Sauf une poignée d'hommes et de femmes qui cherchent désespérément à sauver la dernière des balcines.

20, 508



OBSÈQUES

Jean-François Chassay

Jeune intellectuel québécois, Éric s'intègre un peu malgré lui à un groupe d'amis plus âgés avec qui il passera d'une désillusion à une autre, de petites morts à une grande mort, celle de son ami génial, de quinze ans son aîné, pur et dur critique de notre société québécoise américano-européenne dans toute sa splendeur. Aux *Obsèques*, le héros aura perdu bien des illusions et aiguisé ses dents pour se faire une place au soleil de la faune des agitateurs de notre aliénation tranquille, sauce fin de siècle.

20, 508

Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à:
Leméac Éditeur inc. 1124, rue Marie-Anne Est, Montréal (Qc) — H2J 2B7
Téléphone: (514) 524-5558 — Télécopieur: (514) 524-3145

La littérature d'aujourd'hui

LEMÉAC

L'OURSIADE

Antonine Maillet
Leméac, 1990 ; 20,00 \$

Avec le style alerte qui lui est propre, son écriture souriante, concise et colorée, Antonine Maillet raconte les conséquences d'un incendie de forêt sur les relations entre les ours et les hommes. La dévastation les privant de leur nourriture habituelle, les premiers se voient dans l'obligation de s'approcher des seconds : au dépotoir du trécaré d'abord, dans les champs et les potagers ensuite, avec du reste la complicité de trois marginaux : Simon le Métis, « élevé à l'écart de la paroisse et à l'orée du bois », Tit-Jean dit Titoume, son protégé, un gamin qui marche sur ses 13 ans, et Ozite, une quasi-centenaire qui a « élevé sept enfants, dressé une dizaine de poulains, quelques taureaux et deux maris ». On soupçonne du reste la vieille de rater volontairement ses confitures pour que ce miel aboutisse dans le gosier des ursidés. À la fin, cependant, l'inévitable se produit : un grand combat a lieu qui signe la mort de plusieurs bêtes de la tribu du chef Revenant-Noir et provoque l'exil des survivants.

L'oursiade est présenté par l'éditeur comme un roman. En réalité, ce récit s'apparente plutôt aux contes merveilleux de la tradition orale, avec en plus une connotation épique et une allure de bestiaire.

On le lit en pensant à *L'Iliade*, mais à une *Iliade* dont le merveilleux est le reflet de l'humanisation du monde animal, et non plus du monde divin comme chez Homère. Parallèlement, l'anthropomorphisme des ours, sans aboutir au « bestimorphisme » (si l'on peut dire) des hommes, s'accompagne en particulier de la relation muette mais effective entre l'ourson Nounours et Titoume d'une part et l'Oursagé-

naire, l'aïeule du clan, et la vieille Ozite d'autre part. C'est d'ailleurs surtout par ces deux couples de personnages que *L'Oursiade* tient du bestiaire, un bestiaire où la moralité atteint autant les hommes que les animaux.

Les inconditionnels de Maillet y trouveront bien sûr leur compte. Les autres espéreront peut-être plutôt une quelconque suite à *Mariaagélas*, *Crache à Pic* et autres *Pélagie* de souche.

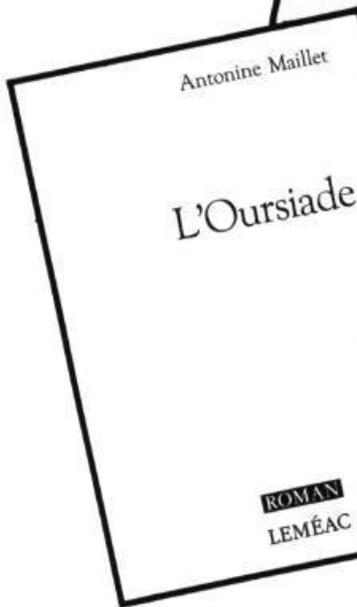
Jean-Guy Hudon

ET AUTRES INFIDÉLITÉS

Hélène Boissé
Triptyque, 1990, 64 p. ; 9,95 \$

Et autres infidélités, deuxième recueil d'Hélène Boissé, s'est mérité le prix Gaston-Gouin 1990. Son premier recueil, *Je n'écris plus*, publié aux Écrits des Forges, paraissait aussi la même année. Début de carrière prolifique !

À travers une poésie de la filiation gravitant autour du thème de l'enfance, l'auteure nous propose une démarche à la fois double et inusitée, car cette filiation s'établit, d'une



part, par la quête de la mère et, d'autre part, par la connivence créée avec deux personnages de la littérature québécoise, soit la jeune héroïne de Réjean Ducharme, Bérénice Einberg et celle de Marie-Claire Blais, Anna.

Donc, présence intense de la mère, mais également absence du père, auxquelles s'ajoute le déchirement d'une enfance que l'on quitte : « nous avons tant d'adolescence sous la peau ». Qui dit adolescence dit aussi contradiction, car si la recherche d'identification à la mère s'approprie une part importante du propos, la rupture inévitable l'accompagne aussi. Mais l'héritage pèse lourd puisque le monde qui se dévoile est le même que l'on rejette : « le ventre fait le ciel, nous exorcisons un monde et notre mère ».

L'écriture d'Hélène Boissé est foisonnante, généreuse. Ses poèmes, écrits en prose, ne sont cependant pas toujours mis en valeur à cause d'une fâcheuse convention typographique de rejet du vers qui ne convient pas du tout à ce type d'écriture et qui a pour effet de bousiller la lecture de plusieurs poèmes. Malgré tout, *Et autres infidélités* réussit, avec la complicité d'Anna et de Bérénice, à ramener sur la sellette une thématique traditionnelle avec une certaine fraîcheur.

Christiane Frenette

PORTRAITS D'ELSA
ET AUTRES HISTOIRES

Marie José Thériault
Quinze, 1990, 174 p. ; 17,95 \$

Neuf des seize textes de Marie José Thériault ici rassemblés ont déjà « fait l'objet, dans une forme parfois différente, de diffusions ou de publications antérieures ». Plusieurs empruntent à des genres divers et s'écartent de la banalité et des lieux communs tout en transportant allégrement le lecteur dans le temps et dans l'espace.

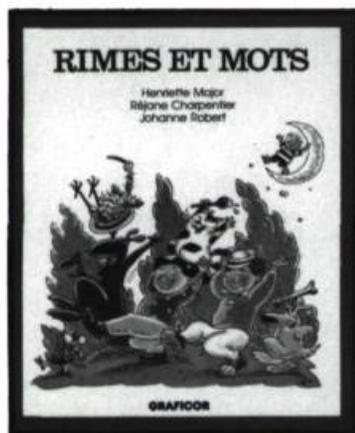
On trouve en effet dans *Portraits d'Elsa* des nouvelles (« Barrio San Telmo » et « Le manuscrit annoté par Pétrarque », par exemple), des contes merveilleux (entre autres « Le bain du Roi », « L'ours Gavamat »), une légende (« Histoire de Didem-au-petit-serpent et du musicien d'Alep ») et même une fable (« Histoire des grosses larmes du petit sultan Boabdil »). Le texte éponyme du recueil est l'un des morceaux les plus réussis.

On note de plus un onirisme fort efficace dans « Mains-maisons », « Le passocéan » et « La joute du Sarrasin », tous textes soutenus par une écriture volontiers brumeuse, qui actualise habilement la pensée des protagonistes. Les contes, en revanche, dans l'évocation du cadre physique choisi, se donnent à lire avec une précision lexicale et narrative telle que le lecteur éprouve un dépaysement complet. À cet égard, il faut aussi mentionner « Barrio San Telmo », une pièce qui exploite bien le climat trouble du café cosmopolite où se passe la scène. Quant au « Manuscrit annoté par Pétrarque », qui allie texte en caractères runiques,

poèmes en italien, titres d'auteurs ou d'ouvrages latins et formules cabalistiques, il a pour cadre une bibliothèque ancienne et fait état d'un gigantesque incendie de précieux et rarissimes manuscrits qui n'est pas sans évoquer le célèbre *Nom de la rose* d'Umberto Eco.

En un mot, *Portraits d'Elsa* est un livre où la variété et l'à-propos des points de vue narratifs, des atmosphères et des tons ne donnent aucune prise à un quelconque enlèvement, ni de l'écriture, ni de la lecture. N'est-ce pas là l'une des marques les plus sûres d'un écrivain de talent ?

Jean-Guy Hudon



RIMES ET MOTS

Textes : H. Major, R. Charpentier et J. Robert

Illustrations : M. Devlin
Graficor, 1990, 48 p.; livret : 10,00 \$; cassette : 15,30 \$;
L'ensemble : 20,00 \$

Une véritable fête du langage à la mesure et aux couleurs de l'imaginaire des enfants, sous la forme souple et rythmée d'une quarantaine de comptines regroupées en 6 thèmes (moi, drôles d'animaux, le temps qui passe, drôles de personnages, les objets, à l'école). L'ensemble livre et cassette est destiné aux enfants de 6 à 8 ans. Émilie (5 ans) et Éric (8 ans) ont tous deux apprécié. Il est à noter que le livre, sans la cassette, perd de son intérêt. L'enregistrement de la cassette est de bonne qualité; la musique, qu'elle soit douce ou enlevante, est agréable et appuie bien les textes.

André Marceau



BON ANNIVERSAIRE

Texte : M.-F. Laurent
Illustrations : H. Desputeaux
Chouette, 1988, (rééd. 1991),
23 p.; 9,95 \$

GUÉRIS VITE!

Texte : B. Gagné
Illustrations : M. Rousseau
Chouette, 1991, 23 p.; 9,95 \$

Bon anniversaire raconte une journée particulière dans la vie de Tapioca: c'est son cinquième anniversaire et sa grand-mère a organisé une fête pour lui.

Dans *Guéris vite!*, Petit Kiwi est malade. Après une visite chez le médecin qui ne trouve pas la raison de ses maux, on l'amène à la campagne et on lui prodigue beaucoup d'attention.

Les deux livres s'adressent aux jeunes lecteurs de 3 à 8 ans et ils ont été spécialement conçus pour servir de carte de souhait (d'anniversaire et de prompt rétablissement). Les illustrations sont attrayantes. Émilie (5 ans) a beaucoup aimé ces histoires mais Éric (8 ans) trouve ça un peu « bébé ».

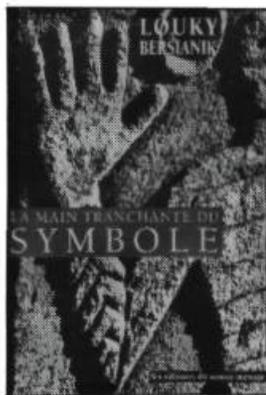
André Marceau

LE MÉTRO OÙ ES-TU, CATHERINE ?

Texte : R. Munsch
Illustrations : M. Martchenko
Trad. de l'anglais par Raymonde Longval
La courte échelle, 1991, 23 p.;
7,95 \$

Le métro nous montre Jonathan aux prises avec une situation aussi insolite qu'embarrassante: le métro s'arrête chez lui et les usagers passent dans la maison comme dans une station. Jonathan se rendra jusqu'à l'hôtel de ville pour régler le problème.

L'action d'*Où es-tu Catherine ?* se passe au supermarché. Catherine ne partage pas du



280 pages, 25,95 \$

Notes et paysages

Louise Warren

Avec *Notes et paysages*, Louise Warren donne un de ses plus beaux recueils.

Jean Royer, *Le Devoir*

... des paysages divers apposés devant nous par une plume délicate, sensible, vibrante.

Gilles Toupin, *La Presse*

Loin du silence, cette œuvre travaille directement le droit de dire que l'existence des femmes a à témoigner de tout.

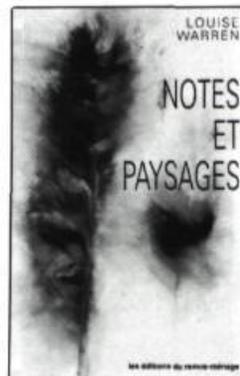
Hugues Corriveau,
Lettres québécoises

La main tranchante du symbole

Louky Bersianik

« Le déséquilibre de toute civilisation, son incohérence, c'est d'abord cette dictature exercée sur les femmes qui entraîne toutes les autres dictatures; et c'est aussi le fait qu'elle ne soit pas reconnue comme telle... »

Extrait de l'introduction



95 pages, 9,95 \$

La création musicale des femmes au Québec

Marie-Thérèse Lefebvre

De l'apport des communautés religieuses en Nouvelle-France jusqu'aux expérimentations électro-acoustiques et aux performances multimédias de nos contemporaines, Marie-Thérèse Lefebvre nous fait découvrir l'histoire des compositrices.



148 pages, 18,95 \$

DIFFUSION EN LIBRAIRIE : DIMEDIA

les éditions du remue-ménage
4428 Saint-Laurent, bur. 202,
Montréal H2W 1Z5

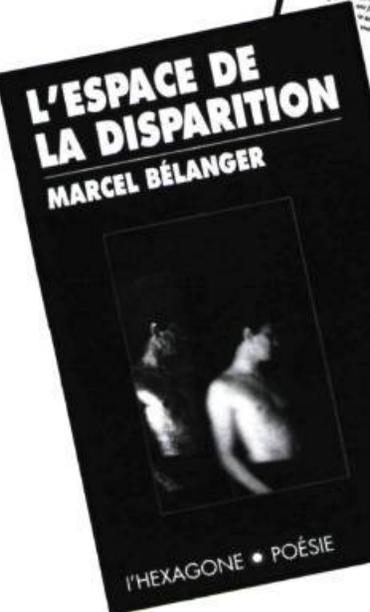
tout la conception de son père sur ce qui est bon. Cela entraînera une suite de situations drôles.

Les deux albums racontent des histoires cocasses qui font appel à l'imagination et sont fort bien illustrées. Ils s'adressent aux enfants de 3 ans et plus mais ils ne sont toutefois pas parvenus à capter l'attention d'Émilie (5 ans) jusqu'à la fin, peut-être à cause de la complexité des sujets. Par contre, Éric (8 ans), qui peut lire tout seul, les a grandement appréciés.

André Marceau

L'ESPACE DE LA DISPARITION
 Marcel Bélanger
 L'Hexagone, 1990, 164 p. ;
 16,95 \$

Marcel Bélanger est un poète rare, comme l'on dit d'un *oiseau rare* ; il construit depuis le début des années 60 une œuvre unique qui semble faire fi des mouvements et des mouvances de son époque. Poète *cérébral*, sa poésie est marquée d'un parti pris intellectuel où l'hermétisme n'est ni tout à fait rejeté ni tout à fait épousé ; il demeure cependant difficile pour le lecteur de s'y investir émotivement. Avec *L'espace de la disparition*, l'auteur reste fidèle à sa trajectoire. Il situe son projet d'écriture dans une perspective de désastre, de décomposition (vision apocalyptique?). Ici, la mort convoite toute expression. Les poèmes ne réussissent qu'en de très rares occasions à nous *toucher*. Dans ses proses froides et amères ou dans ses vers pourtant lapidaires et incisifs, Marcel Bélanger manifeste à mon avis une certaine complaisance de l'abîme. Le recueil s'ouvre sur un texte en prose mettant en scène une naissance dont la seule découverte sera celle de la mort présente en sa genèse : « Peu lui importait où il finirait



par déboucher, puisque désormais la mort lui tenait lieu d'interrogation absolue. »

La traversée progressive d'une vie est ensuite évoquée. C'est dans les suites de poèmes en vers que l'on retrouve la quintessence du poète, qui y construit avec précision une écriture abrupte, finement ciselée. Là, l'éprouvante présence de l'abîme se révèle plus séduisante : « je suis la proie d'un effacement progressif / et chacun de mes traits est condamné à la rature ».

C'est d'ailleurs dans une suite de poèmes en vers, « La deuxième personne », que j'ai le plus ressenti ce à quoi la poésie m'a habitué ces dernières années : un vécu et le plaisir de lire. Plus tellurique, rappelant les élans d'un Renaud Longchamps (écologie en moins), cette section, où le *tu* est bien exploité, interpelle directement le lecteur : « c'est dans l'impact / et le démemberment / qu'ébloui tu rejailliras ».

Cette quête de la destruction se clôt sur « ce vide inaugural où s'abolir en soi », où mettre fin à la dichotomie déchirante d'un *je* et d'un *tu* qui finalement n'existent guère pour le



Marc Gendron
Opération New York

Roman



• L'Hexagone

lecteur. La grande qualité littéraire de *L'espace de la disparition* ne fait aucun doute mais tout bonheur de lecture s'est avéré si parcimonieux qu'il m'est impossible de conclure sur une note positive. Il manque au recueil un rien de simplicité. Mais j'ai pu passer à côté d'une grande œuvre sans la reconnaître...

Claude Paradis

OPÉRATION NEW YORK
 Marc Gendron
 L'Hexagone, 1990 ; 15,95 \$

C'est avec les meilleures dispositions d'esprit que j'ai entrepris de décoder *Opération New York* que j'associais au genre polar... Malgré un titre prometteur, et même si le cœur y était, l'essentiel de ce qui devrait garder les lecteurs et les lectrices en haleine m'a échappé et la lecture de ces

111 pages s'est révélée tout aussi navrante que l'existence des personnages représentés.

Ponctuant son texte d'hallucinations commandées, pour la plupart, par les drogues dont les personnages font usage, Marc Gendron n'exploite qu'une mince trame narrative : après avoir fait la fête avec Vanessa, une prostituée, Adamor, citoyen de « Chiboug-Amo », accepte de l'aider à passer de la cocaïne aux États-Unis. À New York, Adamor aura le loisir d'observer un milieu bien particulier. Il voit ainsi défiler non seulement des alcooliques, des drogués, des délinquants, des sans abris et des prostituées mais encore des artistes marginaux, des psychanalystes blasés, sans oublier les pseudo-prophètes qui tentent de redonner courage à cette foule anonyme du Big Apple. La peinture qu'il en fait est enrobée d'une bonne dose d'humour noir masquant jugements critiques et considérations philosophiques.

Mais après avoir multiplié les représentations possibles de l'abjection, après avoir disséqué la société américaine, Marc Gendron laisse toutes les plaies ouvertes sans esquisser une action qui mènerait son patient lecteur quelque part.

L'auteur semble préférer les exercices de style. Il jongle avec les mots, son écriture est éclatée, délirante, ludique, assaisonnée d'une bonne dose de cynisme. Le lecteur se prend d'abord au jeu mais il se lasse, lorsqu'il n'est pas tout simplement confondu par l'hermétisme de trop nombreux passages.

Maryse Saint-Pierre

FIN
Collectif
NBJ, 1990, 701 p. ; 45 \$

Les revues *La Barre du Jour* et *La Nouvelle Barre du Jour* ont été associées tantôt à une génération littéraire, tantôt à l'écriture disons *expérimentale*. Qu'on voie les choses d'une façon ou de l'autre, la fin que concrétise cette énorme stèle de 700 pages n'est pas réjouissante : soit une génération se tait prématurément, soit un certain type de recherche se trouve désormais sans lieu.

Les reproches qu'on a adressés à la *BJ* et à la *NBJ*

ont été nombreux et parfois violents. J'en retiens deux que je confronterai brièvement avec les textes de *Fin*: la *BJ/NBJ* ne publie pas n'importe qui, et elle publie n'importe quoi.

À la lecture de l'anthologie, le premier de ces reproches semble d'emblée sans fondement. On trouve des textes de nombreux auteurs qui ne font certes pas partie de la même chapelle. Citons, par exemple, Georges-André Vachon, Gérard Bessette, Paul-Marie Lapointe et Paul Chamberland. Toutefois, une lecture dans l'ordre chronologique fait apercevoir un changement progressif de la politique éditoriale. Plus on s'éloigne des débuts, en 1965, moins on est surpris par les noms des collaborateurs et par la nature des textes. Et à cette relative uniformisation s'ajoute, paradoxalement, l'augmentation fulgurante de la fréquence des parutions.

Cette fréquence n'est d'ailleurs pas sans rapport avec le reproche qu'on a souvent fait à la *NBJ* de publier des textes fades et vides, malgré sa prétention de renouveler la littérature. En ce qui concerne *Fin*, ce reproche, à mon avis, ne tient pas, du moins dans la plupart des cas. Mais il faut distinguer la revue et l'anthologie. S'il est vrai que, dans ses dernières années, la revue avait adopté un rythme de publication qui ne correspondait ni à ses moyens ni au nombre de ses lecteurs, la qualité d'ensemble des textes réunis dans *Fin* fait regretter que la *NBJ* n'ait pas eu plus tôt le souci d'anthologie.

François Dumont

LES MURS DE BRIQUE

J. Gagnon
Québec/Amérique, 1990, 191 p. ;
18,95 \$

Ferdinand, dès sa naissance, appartenait au monde de l'utopie. Sans qu'on puisse dire toutefois qu'il soit désincarné, ou loin du monde des sensations, avec sa passion très... concrète pour la brique!

Voilà un roman d'apprentissage très inhabituel. Alors que ses camarades voudraient devenir pape, pompier ou policier, Ferdinand veut devenir maçon... Ce qui donnera lieu à des situations délicieuses: premiers émois, alors que chez



le voisin on construit un infranchissable mur de brique (qui sera responsable de la mort de sa mère). Placé dans un contexte familial jusqu'alors irréprochable, Ferdinand verra trembler la ligne droite que devait suivre sa vie. D'abord, l'école primaire, puis l'école des Métiers, où il est pris en charge par Annette, vieille dame qui ne se nourrit que de desserts. « Ça s'fait », affirme-t-elle. Le registre des possibles est ainsi donné.

On s'amuse de la description de l'initiation de Ferdinand à la vie sexuelle par un copain maçon; ou de celle d'un cours de préparation au mariage. Campé dans une vie prolétaire réglée comme une horloge, le personnage atteint le sublime: il est un ange qui compose avec la réalité terrestre. Est-ce par hasard que son épouse s'appellera Angèle? Mais le poids — et le prix — de ses rêves auront raison de cette vie rangée pour l'amour de la brique, ainsi que de sa belle désinvolture.

J. Gagnon a le sens des assemblages inusités, comme ses thèmes, d'ailleurs. On se souviendra des nouvelles mordantes qui lui avaient valu le prix Adrienne-Choquette en 1985 (*Les petits cris*, Québec/Amérique, 1985).

Reste à constater l'efficacité du texte, qui laisse pourtant perplexe. Comme s'il manquait un « je ne sais quoi »: cette impression que Ferdinand n'a été qu'une marionnette de papier aux fils à peine trop apparents. Une belle illusion à laquelle on ne croit pas trop et qui nous laisse seul devant la prouesse stylistique.

Claude Dessureault

T R I
P T Y
Q U E

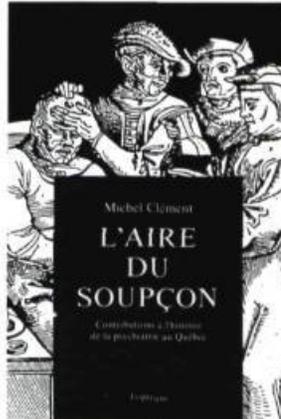
C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL: (514) 524-5900

Pierre Monette

MACADAM TANGO

(essai) 190 p., 18,95 \$



Michel Clément (essai)
L'AIRE DU SOUPÇON
Contributions à l'histoire
de la psychiatrie au Québec
224 p., 17,95 \$

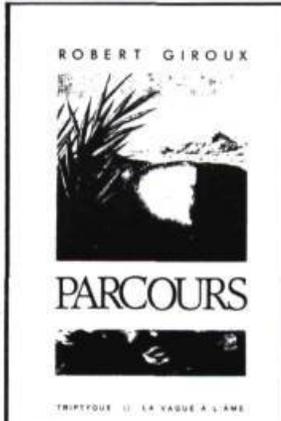


Marc-André Paré

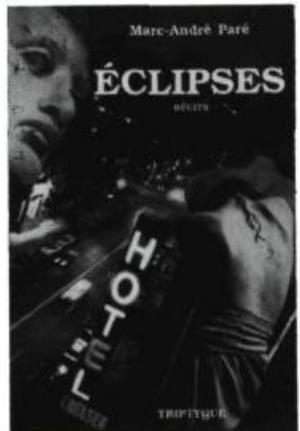
ÉCLIPSE

(avec des illustrations
de Mélinda Wilson)

(récits) 98 p., 14,95 \$



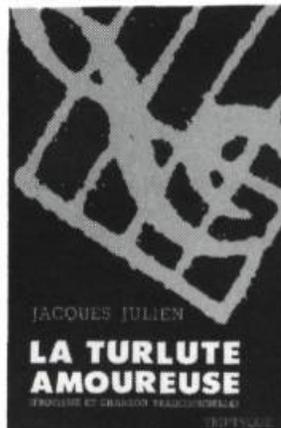
Robert Giroux (essai)
PARCOURS
De l'imprimé à l'oralité
496 p., 29,95 \$



Lucie Gagnon

**QUEL JOUR
SOMMES-NOUS ?**

88 p., 12,95 \$
(récits)



Jacques Julien (essai)
LA TURLUTE AMOUREUSE
Érotisme et
chanson traditionnelle
180 p., 15,95 \$



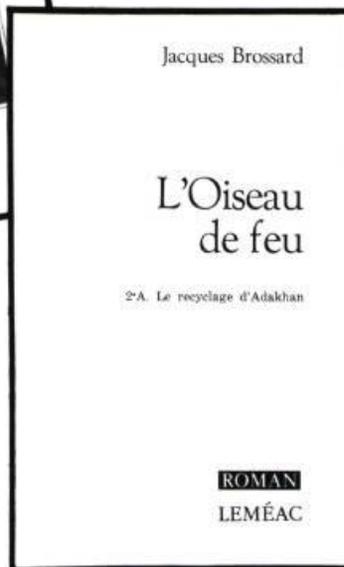
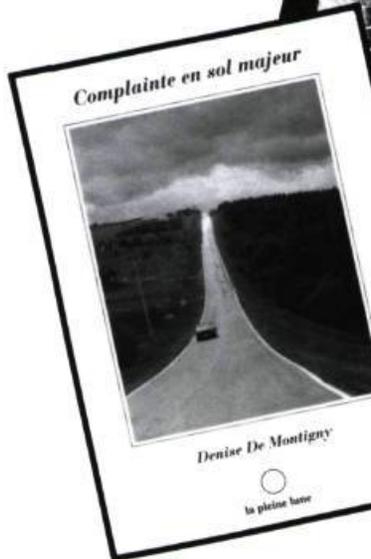
COMPLAINTE EN SOL MAJEUR

Denise de Montigny
La pleine lune, 1990, 211 p. ;
16,95 \$

Une ville : Rouyn en Abitibi. Une famille : les parents, trois garçons, quatre filles. Ce qui les unit tient en quelques chansons *western* que les hommes chantent et accompagnent à la guitare, les soirs où l'on fête. Un secret qu'aucun d'eux n'ignore mais dont personne ne parle : le comportement incestueux du père.

On se demande ce qui fait de ce texte un roman, sinon les noms fictifs des personnages ; c'est bien plus un récit, à ras de la vie, dans la vérité crue et trouble du quotidien, avec toute sa misère, sa quête d'affection, son besoin d'honorabilité, son manque d'espace pour respirer. L'écriture est simple, correcte, directe, sans exagération dans les mots ni voyeurisme dans les descriptions. Curieusement, toutes les composantes de l'inceste, telles que décrites dans *La gazette des femmes* (novembre-décembre 1990), sont ici présentes. C'est d'abord la mère qui raconte, relayée ensuite par ses filles : chantage affectif, cadeaux et attentions particulières, consigne du silence, honte d'être complice, plaisir sexuel trouble, attitude équivoque de la mère, mensonge, angoisse. Elles racontent, pas tellement pour se plaindre, plutôt pour essayer de voir clair et tenter de se libérer. L'empreinte de ce qu'elles ont vécu est profonde, dans leur corps et dans leur âme. On reconnaît ici la griffe de la maison d'édition La pleine lune, reconnue pour l'attention qu'elle porte aux situations vécues par les femmes et révélées dans leur écriture.

Il ne faut chercher dans ce livre ni grand plaisir littéraire, ni de quoi meubler des heures de loisirs. La qualité de témoi-



gnage — s'il n'est pas personnel, il décrit bien une situation malheureusement trop répandue — force bien plus à réfléchir car on sait que 10 % des familles américaines connaissent l'inceste. Cela ne se vit pas seulement dans des régions démunies ou éloignées, ni dans les rangs isolés. Le secret, très souvent bien gardé, se cache n'importe où.

Monique Grégoire

**L'OISEAU DE FEU
2 A. LE RECYCLAGE
D'ADAKHAN**

Jacques Brossard
Leméac, 1990, 533 p. ; 36,00 \$

Dans la Cité de Manokhsor, après une terrible catastrophe qui a engendré un nouveau moyen âge, quelques individus ont mis en place un système politique fondé sur la manipulation et l'oppression : les habitants, maintenus dans l'ignorance la plus complète, ne peuvent quitter la ville ; toute curiosité est sévèrement réprimée. C'est pourquoi, dès l'âge de sept ans, Adakhan Demuthsen comprend qu'il lui faut conserver ses rêves pour lui seul s'il veut mettre à nu les

ramifications du pouvoir occulte qui paralyse ses semblables et surtout participer au monde du savoir. Mais pour ce faire, il devra traverser d'innombrables épreuves et se joindre à des sociétés secrètes. Ce qui en fera une sorte de nouveau Messie.

Heureusement pour nous, Adakhan et quelques-uns de ses proches ont pris soin d'engranger quantité de notes éparses rédigées dans différents codes et langues. Ces notes sont découvertes vers 2975 (hé oui) par Jussar de Borsacq qui s'efforce de les replacer dans un ordre chronologique et de les traduire dans une langue dont nous ignorons tout. En 1875, Jan Altman traduira le texte en gaélique manxois, langue que Jacques Brossard dut apprendre en 1975 lorsqu'il entreprit la traduction (la troisième depuis

les textes d'origine) du manuscrit d'Altman découvert en 1933 dans un manoir de l'île de Man. (Je sais ! Tout cela est des plus compliqués. Mais comme l'écrit l'auteur : « Cela (...) n'a guère d'importance si l'on considère que le temps n'est qu'une illusion prolongée parmi d'autres ». Le romancier promet même de tout nous expliquer quand l'histoire sera terminée, c'est-à-dire à la fin du... cinquième volume.)

En lisant cette œuvre, comment ne pas réfléchir sur le si curieux itinéraire de la littérature québécoise ? Il semble que cette décennie sera profondément marquée par deux auteurs à la culture immense, deux stylistes et conteurs remarquables : Jean Marcel avec son *Triptyque des temps perdus* et Jacques Brossard avec *L'oiseau de feu*.

Maurice Pouliot

TRANSITS
Bertrand Bergeron
L'instant même, 1990, 130 p. ;
17,95 \$

Entre *Parcours improbables*, édité en 1986, et *Transits*, troisième recueil de nouvelles de Bertrand Bergeron, se dessinent des correspondances tant en ce qui concerne l'écriture que le type d'univers représenté et les rapports entre les êtres. L'un des textes de *Maisons pour touristes*, recueil publié en 1988 et qui a valu à l'auteur le prix Adrienne-Choquette, s'intitulait « Mahler » ; dans « La division », placée en tête de *Transits*, on peut lire : « Les voix, les cuivres, les vents, les chœurs chez Mahler, une place pour chacun. » Cette réflexion à propos du célèbre compositeur autrichien traduit aussi judicieusement le travail de Bertrand Bergeron. Cela se manifeste dans le souci de précision, sensible à chaque page ; mais aussi dans l'organisation, l'agencement du monde et de ses habitants. Le lecteur trouvera notamment dans ce livre, sous le titre « Rangement », une suave application de la théorie des ensembles.

Dans *Transits*, les vivants n'échapperont pas à cet exercice de catégorisation. Chacun aura sa place. Les bébés conçus en éprouvettes seront tenus à l'écart des « enfants ordinaires », les clones ne se-

ront pas considérés comme les autres humains, les enfants venus trop tard à l'orphelinat présenteront des comportements étranges, les campagnards prendront plaisir à se moquer des citadins. Parfois cependant l'intrusion de la différence dans ces systèmes trop bien ordonnés et réglementés amènera l'individu à prêter attention aux détails auxquels il ne s'arrêtait plus depuis longtemps.

L'intérêt porté aux toutes petites choses : un élément d'un décor qui suffit à nous le rendre familier, une attitude ou un geste d'un personnage, voilà qui constitue l'une des forces de Bertrand Bergeron. C'est souvent par là que l'écriture nous rejoint le plus.

Claire Côté

SARAH LA GIVRÉE

Benoît Dutrizac
Québec/Amérique, 1991, 153 p.;
19,95 \$

Il y a des jours où l'on pense avoir tout lu. Puis on met la main sur le recueil de nouvelles de Dutrizac (tiens ! ce nom me dit quelque chose... ah oui ! Billy Bob Dutrizac... celui de *Kafka Kalmar*, c'est le même). C'est à ce moment-là qu'on tombe de sa chaise.

Une fois admis que, chez Dutrizac, tout tourne autour d'un seul axe : le pénis, on peut aller plus loin. L'auteur nous présente, au fil de ces six nouvelles, un univers accroché au réel le plus cru et le plus noir. Que penser de cette Sarah insatisfaite de son mari qui s'offre un mec tous les soirs pour ensuite lui faire la peau ? De ce soldat d'octobre 1970 qui a violé une petite fille et qui sera trucidé par le frère de sa victime quelque vingt années plus tard ? Certaines nouvelles, très travaillées, touchent parfois au baroque. Le récit s'embourbe dans des images surchargées : « La bête s'excite, sodomise les limbes situées entre la fission et la fiction pour finalement décharger ses atomes divisés dans le brun nébuleux ».

Il y a chez Dutrizac une conscience ironique des absurdités humaines, quand il parle de la bourgeoisie, de la qualité de la formation universitaire, de la pollution dans les villes (la nouvelle « La goutte » illustre bien les dangers de s'y

exposer) et aussi du harcèlement sexuel. À certains moments, on plonge dans le fantastique, comme s'il ne restait plus aux personnages, voire au récit lui-même, que cette issue dérapante, insolite.

L'humour est noir, l'écriture, *croche*, le sexe, assourdissant. Dutrizac ne manque ni d'imagination, ni de talent, mais il ne parvient pas, à mon sens, à canaliser ses énergies, à séparer le bon grain de l'ivraie. Amants de la belle littérature, cœurs sensibles et puritains, s'abstenir.

François Larocque

LE RETOUR DE L'ORCHIDÉE

Philippe Porée-Kurrer
JCL, 1990, 687 p.; 27,95 \$

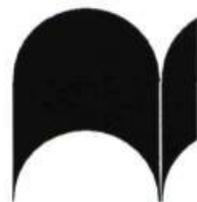
Qui a dit que les éditeurs québécois ne publiaient pas de livres-pavés, de *thrillers*, moins encore de politique-fiction ? Eh bien *Le retour de l'orchidée* peut prétendre être tout cela à la fois : sur fond d'holocauste mondial, l'auteur tisse, à partir d'une multitude d'intrigues, l'histoire des derniers jours de notre civilisation... et cela sur près de 700 pages !

Philippe Porée-Kurrer, qui en est à son premier roman, maîtrise assez bien la structure romanesque ici fort complexe, et si quelques dérapages étaient inévitables, il a su s'en tirer avec élégance. Cependant, les fils conducteurs sont nombreux et on compte des digressions inutiles ; l'élimination de certains personnages secondaires aurait favorisé l'approfondissement des autres. Je conçois qu'on veuille offrir le plus large horizon possible au lecteur, mais encore faut-il conserver son intérêt, ne pas le laisser se perdre dans les méandres de la tapisserie !

Il faut cependant souligner l'excellente documentation de l'auteur. Le lexique des sigles et acronymes — qui totalise onze pages — présenté en fin d'ouvrage se révèle indispensable : qui connaîtrait autrement le sens de *cincusnavneur*, *orse-crad*, *tacamo* ?

Le retour de l'orchidée : un techno-thriller de bonne qualité, à lire en ces temps troublés, ne serait-ce que pour voir comment tout pourrait aller plus mal !

Jean Pettigrew



SALON DU LIVRE
DE QUÉBEC

Du 28 avril au 3 mai 1992,
le Salon du livre de Québec
au Centre des congrès

LES PRIX LITTÉRAIRES DESJARDINS

LE PRIX ROBERT-CLICHE

Prix de la relève du roman québécois
Ce prix de la relève du roman québécois, l'un des plus convoités au Québec, s'adresse à toute personne de 17 ans ou plus, auteur d'une œuvre originale inédite d'au moins 200 pages. Le prix Robert-Cliche permet de lancer de brillante façon la carrière d'auteurs d'un premier roman écrit en français.

LE PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE

Prix d'excellence de la nouvelle
Le prix Adrienne-Choquette souligne l'excellence d'un recueil de nouvelles inédit (la publication préalable en revue est cependant acceptée) et attire l'attention des lecteurs sur le souci de composition et d'homogénéité qui préside au genre. Le manuscrit, d'au moins 125 pages, doit comporter un minimum de cinq nouvelles et être libre de tout droit.

LE PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE

Prix de la relève de la poésie québécoise
Le prix Octave-Crémazie a été créé pour inciter les poètes n'ayant jamais publié de recueil chez un éditeur reconnu à établir la base de leur œuvre. Ce prix favorise uniquement la poésie, sous toutes ses formes. Les manuscrits doivent contenir au moins cinquante pages.

LE PRIX MONIQUE-CORRIVEAU

Prix de la littérature jeunesse
En créant ce prix pour souligner l'excellence d'un roman ou d'un conte écrit et publié en français, et destiné aux enfants de 8 à 12 ans, la Fondation Monique-Corriveau a choisi d'honorer ceux et celles qui conçoivent les livres pour les jeunes et qui leur offrent ainsi les clefs et le goût de la lecture.

INSCRIPTION

Les concurrents ont jusqu'au 31 octobre 1991 à minuit, le cachet postal en faisant foi, pour expédier leur manuscrit. La formule d'inscription est disponible dans toutes les Caisses populaires du Québec et auprès du Salon du livre de Québec :

Les prix littéraires Desjardins
Att.: le Salon du livre de Québec
1026, rue Saint-Jean, bureau 203
Québec, G1R 1R7

Les prix littéraires Desjardins seront remis dans le cadre du Salon du livre de Québec, le 28 avril 1992, au Centre des congrès de Québec.